

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Je n'ai même pas peur

Simon Boulerice

---

Volume 29, Number 3, Winter 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11500ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Association Lurelu

**ISSN**

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this document**

Boulerice, S. (2007). Je n'ai même pas peur. *Lurelu*, 29(3), 95–96.



## Je n'ai même pas peur

Simon Boulerice

### Résultats du 21<sup>e</sup> Concours littéraire 2006

Le jury 2006 était présidé par l'écrivaine maintes fois primée Marie-Francine Hébert. Il était en outre constitué de Manon Richer, enseignante en littérature jeunesse, ainsi que de Ginette Landreville, adjointe à la rédaction de *Lurelu*.

Dans la catégorie des contes destinés aux enfants de 5 à 9 ans, c'est M<sup>me</sup> Nathalie Boisvert, de Saint-Hugues (Québec), qui a remporté la bourse de trois-cents dollars avec son texte «Moi, mes souliers». Fidèle à la thématique proposée, l'histoire est simple et touchante, dégageant sa propre «petite musique», pour citer la présidente du jury.

Du côté des textes destinés aux 10 ans et plus, c'est «Je n'ai même pas peur», de Simon Boulerice, qui a été choisi pour son côté surprenant, inattendu, et pour l'adéquation entre le ton du récit et l'image que le jeune narrateur a de lui-même : le thème du «cadenas» trouve ainsi un second degré dans la manière irréductible dont Éric se ferme aux autres. Le texte sera publié plus tard en 2007. Bel exemple de persévérance dans le talent, l'auteur qui s'était classé deuxième l'an dernier a gagné cette année avec une autre histoire d'enfant vivant sa différence. Simon Boulerice est étudiant à l'Option-théâtre du cégep Lionel-Groulx.

M<sup>mes</sup> Hébert, Landreville et Richer ont aussi choisi les thèmes pour le concours de l'an prochain : «Cinéma, cinéma!» pour les textes destinés aux 10 ans et plus, «Quand j'étais petit...» pour ceux destinés aux 5 à 9 ans.

Daniel Sernine

*Simon Boulerice, qui partage son temps entre Montréal et Sainte-Thérèse, termine cette année sa formation en interprétation théâtrale au cégep Lionel-Groulx. Il dépense tout son argent en livres et en billets de théâtre, en attendant d'écrire un jour ses propres livres et de se retrouver lui-même sur scène. Les Quatre filles du Docteur March, dans sa version de 1994, est le film qui l'a le plus ému de tous...*

Qu'on se le tienne pour dit : Éric Dupont n'a pas peur. Même pas un petit peu. Il n'a pas peur du tout. Alors pourquoi s'empêcher de tout dire ce que l'on pense?

Éric Dupont, c'est moi. Il y a trois choses qui me définissent bien : premièrement, je n'ai pas la langue dans ma poche; deuxièmement, je n'ai pas la plume dans ma poche; et troisièmement, je ne me tiens pas avec des poches. C'est comme ça. Je suis intransigeant en amitié. «Intransigeant», ça veut dire que je n'aime pas faire de compromis. Si quelqu'un ne fait pas mon affaire en tant qu'ami, je le lui dis, et s'il ne change pas, je change d'ami. Je suis comme ça, moi : inflexible. Si tu n'as pas suffisamment d'humour, ou si tu es incapable de m'impressionner, ne cherche pas à être mon ami : ça ne marchera pas. Je veux m'entourer de gens spéciaux et brillants. Des gens à mon image. Car je fais partie d'une élite (c'est-à-dire — car il est possible que le mot vous soit étranger — que je fais partie d'un petit groupe privilégié supérieurement équipé pour la vie).

Ça peut sonner prétentieux, tout ça. Ce l'est sans doute. Mais c'est comme ça : j'ai toujours su que j'étais voué à une vie extraordinaire. Très tôt dans ma vie, je me suis mis à tout noter dans mon journal intime. Je jugeais ça pertinent : j'allais avoir une vie unique. Ce journal allait valoir une fortune, un jour.

Je ne ferai malheureusement jamais fortune avec mon journal : je ne l'ai plus. On me l'a brulé, l'année dernière. On appelle ça un autodafé. Ce qui veut dire qu'on a détruit mon chef-d'œuvre par le feu. Vous devez vous demander pourquoi? Eh bien, parce que beaucoup de gens de mon âge manquent cruellement d'humour. Je m'explique. Dans ce journal, j'avais pris l'habitude de noter tout ce que je pensais de mes amis et de mes demi-amis (pour votre information, des demi-amis, ce sont des gens qui sont des connaissances pour moi, mais qui pourraient devenir des amis...). Et voilà : il arrivait que je dresse un portrait peu flatteur d'eux-mêmes, du genre : «Karine Dagenais manque drôlement de féminité. Ses vêtements sont grotesques. Quand elle sourit, il y a quelque chose de vulgaire qui s'en dégage.» Ou encore : «Patrice Séguin pourrait être mon ami s'il était capable d'aligner trois mots sans cafouiller. Il est mauvais pour moi de m'entourer de gens comme lui, car notre entourage détermine qui nous sommes. Côtayer Patrice pourrait me rendre handicapé de la bouche.»

J'avais pris l'habitude de trainer mon journal partout avec moi et j'avais omis d'y poser un cadenas. Je n'en ai jamais vu l'utilité : je n'ai rien à cacher, et je n'ai pas peur de rien. Je n'ai pas peur de ce que je pense, donc pas besoin de cadenas!

Un jour que j'avais laissé mon journal sans surveillance à la cafétéria pour aller au petit coin, Carl Dubois, un demi-ami, a mis la main sur mon chef-d'œuvre de vérités et en a lu un passage qui le concernait. J'y disais quelque chose qui ressemblait à : «Il est malheureux que Carl Dubois soit si gras. Les traits de son visage sont harmonieux, mais la graisse gâche tout à fait son image.» Ce commentaire, pourtant tellement véridique, l'avait outré (quand je disais que les gens de mon école manquaient d'humour...) et il s'était joint à deux autres demi-amis dont il était question dans mon journal pour brûler mon œuvre dans la cour, une fois le diner terminé. Je n'ai pas porté plainte : je n'ai jamais aimé la bisbille (pour ceux à qui le mot serait nouveau, «bisbille» signifie une querelle dont le motif est futile).

Vous devez être quelque peu impressionnés par mon vocabulaire. Mes professeurs de français le qualifient de «relevé» et de «mature». D'autres pourraient dire «précieux» et je n'en serais pas choqué. Voyez-vous, c'est que je désire être écrivain. Un écrivain sérieux, donc forcément un peu ampoulé (j'ai lu quelque part qu'on qualifiait Marcel Proust, figure primordiale de la littérature française, d'«écrivain ampoulé»). N'allez tout de même pas croire que j'ai lu Proust, car je n'ai que treize ans. Bientôt quatorze. Proust attendra mes seize ans. C'est le mandat que je me suis donné. J'aime me faire un plan de vie.

Autre chose nécessaire à savoir, pour bien saisir le personnage que je suis : j'habite juste à côté d'un Provigo. L'été, quand j'ai envie d'air climatisé, je vais me promener en chariot dans les allées de

l'épicerie et je compare les prix. J'ai toujours sur moi une circulaire et, quand le prix indiqué sur l'aliment n'est pas le même que celui qui figure dans la circulaire, je le mentionne à Monsieur Pro, le propriétaire du Provigo. Son véritable nom est Monsieur Prégent, mais je trouve que, pour un propriétaire de Provigo, «Monsieur Pro» est plus approprié. Monsieur Pro lui-même semble être d'accord avec moi. Toujours est-il que, quand il y a un écart entre les prix mentionnés, je lui en fais la remarque et il me donne un cinq dollars! Il fait la même chose pour les fautes de frappe (les coquilles, devrais-je dire...) ou même les fautes d'orthographe que je relève dans ses circulaires. C'est que Monsieur Pro aime l'exactitude, comme moi. C'est un homme précis. J'aime beaucoup Monsieur Pro. Lui, il ne manque pas d'humour, et il est brillant. La preuve : il a déjà publié un livre. Ce n'était qu'un traité sur les jeux d'échecs, mais c'est mieux que rien. Et c'est le seul homme de mon entourage à avoir publié quoi que ce soit.

Outre dire la vérité et écrire mes réflexions bien personnelles et nouvelles sur la vie, rouler en chariot d'épicerie constitue un de mes grands bonheurs terrestres. Au Provigo de Monsieur Pro, je fais de mon chariot une auto tamponneuse, je me crois à la Ronde et je suis immensément heureux. Je crée de gentilles et innocentes collisions entre mes provisions de conserves, et j'ai l'impression d'avoir un âge frivole. J'ai plus de jeunesse qu'on le croirait.

Monsieur Pro me voit agir avec les autres gens de mon âge et il lui arrive de me faire des remontrances. Il me sermonne, car il croit que j'agis mal, que je ne devrais pas être aussi dur avec les gens. Il dit de moi : «Petit bonhomme, tu es impitoyable! Je l'étais à ton âge, mais toi, tu atteins des sommets!» J'aime qu'il me dise cela. J'aime qu'il se compare à moi. Je me dis alors que je publierai moi aussi, un jour. J'aime moins les sermons qu'il me fait. Mais comme je suis pour une totale liberté d'expression, je le laisse affirmer ce qu'il veut. S'il va trop loin, par contre, je me permettrai de répliquer et lui dirai que son problème d'acné de vieux monsieur n'est pas normal. Mais je crains de lui faire de la peine. Il y a peut-être des limites à tout dire...

Un jour d'octobre, alors que je sillonne le Provigo une circulaire à la main avec mon demi-ami Olivier Lavoie, Monsieur Pro assiste à une scène. Je fais savoir à Olivier que, s'il veut se tenir avec moi, il doit réfréner son côté efféminé. Son maniérisme exagéré me décourage. Olivier me quitte, enragé. «Tu vas me le payer, Éric Dupont!» Monsieur Pro me met alors particulièrement en garde : «Attention, petit bonhomme! Tu finiras par ne plus avoir d'amis, si tu continues de la sorte!» Je fais la sourde oreille et lui réclame les dix dollars mérités pour avoir décelé deux coquilles dans sa circulaire. Le lendemain, à l'école, Olivier manigance un complot. Secondé par Carl, Patrice et d'autres victimes de ma plume ou de ma langue, il me pousse à l'intérieur de mon casier et enclenche le cadenas de sorte que je ne puisse plus sortir. Il est 16 h 30. Les cours sont terminés. Tout le monde rentre chez soi. Les cris des élèves rendent les miens inaudibles. Il faut dire que je n'ai pas bien peur et que je crie par convention, pour éviter qu'on me laisse dans mon casier toute une nuit.

Quand je cesse de signaler ma présence, il n'y a plus que mes demi-amis criminels (qui s'assurent de ne jamais devenir des amis!) qui rient du succès de leur entreprise de vengeance puérile. «Éric Dupont! Que ça te serve de leçon, sale trou de cul prétentieux!»

Je crie alors très fort : «Éric Dupont n'a pas besoin d'amis! Vous entendez, tout le monde? Qu'on se le tienne pour dit : Éric Dupont n'a pas besoin d'amis!!» J'entends des bruits, des rires. Des pas qui s'éloignent. Bientôt, il n'y a plus personne. L'école est vide. Il n'y a



Illustration : Laurine Spehner

que moi, coincé dans un casier cadenassé. Heureusement, j'ai une montre qui s'illumine dans le noir et j'ai la possibilité d'écrire pendant une bonne partie de la soirée. Je décharge ma rage et ma supériorité, puis mon incompréhension. Vers 19 h 50, je suis épuisé. J'ai faim. Je pense à l'épicerie de Monsieur Pro et aux délicieuses conserves de nourriture. Vers 22 h 00, le sommeil prend le dessus. Je finis par m'endormir, un crochet de manteau me raclant le dessus de la tête.

Le lendemain matin, le concierge entend mon cri vers 7 h 00. Avec des ciseaux à métal, il tranche mon cadenas et me libère. C'est un filet de voix qui sort de ma bouche : «Je me suis embarré.»

— Tu t'es embarré? Comment t'as fait ça?

— Je ne sais pas trop. C'était un jeu. On a dû simplement m'oublier.

— Est-ce que tu veux porter plainte, mon gars?

— Non. Pas de plainte, merci. Je n'aime pas la bisbille.

— La bisbille?

— Les querelles causées par des motifs futiles...

— Futiles? Mais tu as passé la nuit dans un casier. C'est pas futile, mon gars!

— Ce n'est pas grave. Je n'ai même pas eu peur.

À la toilette, je m'enferme une bonne demi-heure dans une cabine. Pour pleurer. Puis, avec l'eau des robinets, le savon à main et le papier de toilette, je me fais une douche sommaire. Je suis maintenant propre. Il est 7 h 45. J'ai mal au ventre de n'avoir rien mangé. Je redresse la tête. J'ai un cours de français dans quinze minutes. Ceux qui m'ont enfermé dans mon casier seront là. Je me rends au cours. Éric Dupont n'a peur de rien, c'est bien connu.